

blatant errors of fact and uncounted misrepresentations of parts of the political story, which he knows that we can find at in the extant political histories. Yet, when he does get briefly serious about the political context he can offer intelligent sidelights (for example, into the Wilkie side of the 1948 Presidential campaign).

Without benefit of archival materials, public or private papers, personal interview or original survey materials, Perrett has distilled his account of American life in the war years out of current newspapers, magazines, and subsequent standard published surveys. The result is an engrossing, well-constructed, narrative history of a conventional and entirely valid type. It bears comparison with William Manchester's *The Glory and the Dream: A Narrative History of America, 1932-1972* (1973), a deservedly best-selling work, based on the same sort of sources — whose success, one suspects, obscured the notice of the Perrett book. For readers who prefer to have their economic, social and cultural commentary set in an elaborate political framework, we now have J.M. Blum's *V. Was For Victory* (1976), as well as the older standard, J.M. Burns, *Roosevelt, the Soldier of Freedom, 1940-1945* (1970). But Perrett's well-selected emphasis and his peculiar (in the good sense) insights make his book a valuable presence on a still-narrow shelf of broad narrative histories of recent America.

Paul Merkley
Carleton University

* * *

JACQUES ROUILLARD. — *Ah Les Etats! Les travailleurs canadiens-français dans l'industrie textile de la Nouvelle-Angleterre d'après le témoignage des derniers migrants*. Montréal, Boréal Express, 1985. 155 p.

Ce livre se situe dans la foulée des travaux récents sur l'histoire des Franco-Américains, travaux qui privilégient souvent l'enquête orale comme méthode d'analyse. L'auteur indique d'ailleurs sa dette envers Tamara Hareven, dont les études sur la compagnie Amoskeag, à Manchester, ont renouvelé notre façon de voir les travailleurs canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre. Comme ses prédécesseurs, Rouillard veut « saisir le sentiment des milieux populaires sans passer par l'interprétation que peuvent en donner les autres classes sociales »; il désire en outre participer au « sauvetage d'informations qui allaient disparaître à tout jamais sur un événement central dans l'histoire du Québec » (p. 13).

Pour ce faire, il a effectué une cinquantaine d'entrevues avec des Québécois et Québécoises qui ont vécu aux Etats-Unis au début du XX^e siècle, pour éventuellement reprendre la route du Québec. Cette caractéristique est importante puisque ces personnes n'ont pas nécessairement les mêmes perceptions que leurs cousins et voisins demeurés au sud de la frontière.

La première partie du livre est consacrée à une synthèse de l'expérience des Canadiens français en Nouvelle-Angleterre. En plus de faire la somme des cinquante témoignages recueillis, l'auteur a consulté la plupart des études récentes. Il peut ainsi brosser un tableau d'ensemble fidèle aux acquis de la recherche. Le lecteur prend connaissance des facteurs répulsifs et attractifs qui incitèrent des milliers de Québécois à partir pour les « Etats », du rôle important de la parenté et du chemin de fer dans le processus de migration, et de l'échec cuisant des élites québécoises qui, malgré sermones et dénonciations, furent impuissantes à enrayer le flot humain vers le Sud. Arrivés en Nouvelle-Angleterre, les Canadiens français entraient dans les manufactures textiles, où ils peinaient du matin au soir mais où les salaires étaient plus élevés qu'au Québec. Loin d'être disloquée, la famille demeurait l'unité économique de base, les individus se pliant à ses priorités. Satisfaits de leur sort, les travailleurs ne sentaient pas le besoin de s'organiser et, quand ils avaient le choix, ne participaient pas aux grèves.

Cultivateurs transformés en ouvriers, ruraux devenus urbains, ces Canadiens étaient aussi des immigrants qui devaient s'adapter à de nouvelles réalités socio-culturelles, ne fut-ce que tempo-

rairement. Même s'ils bénéficiaient du réseau institutionnel mis en place par leurs devanciers, réseau qui freinait leur acculturation, ils n'en changeaient pas moins, imperceptiblement. Ainsi, l'emprise du clergé était moins forte et les mœurs plus libres qu'au Québec. Mais ce Québec, plusieurs l'avaient quitté à contrecœur et quand leur situation économique s'améliora, ils revinrent. Les hommes, en particulier, s'ennuyaient de la terre natale. Habités au travail en plein air, ils trouvaient difficile le confinement en manufacture. Sans doute aussi étaient-ils conscients que leur pouvoir diminuait au sein de la famille. Par contre, beaucoup de femmes préféraient le milieu urbain américain, où elles pouvaient gagner un salaire qui augmentait leur indépendance. Quant aux enfants, leur attachement au Canada était moins fort et c'est souvent avec regret qu'ils y rentrèrent, lorsque le ralentissement de l'activité industrielle des décennies de 1920 et surtout de 1930 fit choisir à de nombreuses familles de retourner au Québec.

Voilà tiré à grands traits le portrait des Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre. A trop grands traits. N'ayant pas une connaissance en profondeur de l'histoire des groupes immigrants en général et de celle des Franco-Américains en particulier, l'auteur est la plupart du temps incapable de dépasser la description donnée par ses sources. Par exemple, s'il ne fait aucun doute que la migration canadienne-française est le résultat de facteurs de répulsion et d'attraction, le travail de l'historien est d'analyser le pourquoi de cette situation différentielle entre le Québec et la Nouvelle-Angleterre. En Amérique du Nord-Est, comme ailleurs dans le monde occidental, c'est la Révolution industrielle qui est responsable des grands mouvements de population du XIX^e siècle et du début du XX^e. Rouillard n'accorde pas non plus assez d'importance à la mobilité géographique et occupationnelle des migrants avant leur passage outre-frontière. C'est à mon avis une dangereuse simplification que d'affirmer que la grande majorité des Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre « ont troqué leur ferme pour le travail en usine. » (p. 37). Le monde rural québécois était une réalité complexe qu'on commence à peine à découvrir. Beaucoup de « cultivateurs » étaient en fait des ouvriers agricoles et des bûcherons, et plusieurs avaient tâté du travail industriel, sous une forme ou une autre, avant leur migration vers le Sud. Ces expériences facilitèrent l'adaptation des Canadiens dans les centres textiles de la Nouvelle-Angleterre.

A quelques occasions, l'auteur apporte des interprétations intéressantes. Ainsi en est-il de son hypothèse d'une transformation de l'influence de l'Église catholique aux États-Unis. Je ne suis pas sûr que le changement s'est effectué dans le sens où l'entend Rouillard mais la piste mérite d'être explorée, en tenant compte de la dimension diachronique. Car, contrairement à ce qu'il affirme (p. 83), il y a des différences significatives entre l'expérience du migrant de 1870 et celui de 1920.

Les sept entrevues qui constituent la seconde partie de l'ouvrage montrent que si les sources orales exigent une critique rigoureuse, tout comme les sources écrites, leur apport n'en est pas moins essentiel. En plus de laisser parler les sans-voix, elles confirment des faits (par exemple, les expériences et les perceptions fort différentes des hommes et des femmes), elles indiquent de nouvelles pistes de recherche (la perception d'une structure sociale plus souple dans les villes manufacturières de la Nouvelle-Angleterre), et elles sont aussi éloquentes par leurs silences (aucune des personnes interviewées n'a été consciente des luttes entre les élites franco-américaines et l'évêque irlandais).

Ah Les États! réussit donc ce que son sous-titre annonce : une étude des travailleurs canadiens-français de la Nouvelle-Angleterre d'après des témoignages oraux. Si le portrait tracé est assez juste, il a cependant besoin de retouches, parfois importantes.

Yves Frenette
Seattle, Washington